

Le pied à l'étier

Autor(en): **Jacquet, Pierre**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Habitation : revue trimestrielle de la section romande de l'Association Suisse pour l'Habitat**

Band (Jahr): **22 (1950)**

Heft 2

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-123644>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Le pied à l'étrier

par Pierre Jacquet

Nous sommes heureux, dans notre revue consacrée à l'habitation, de publier une étude sur la situation actuelle des artistes. Le texte qu'on lira dans les pages suivantes est extrait du « Bulletin du Délégué aux Possibilités de Travail », spécialisé dans les questions de la technique économique. On sait que le « délégué aux possibilités de travail » est une personnalité nommée par le Conseil fédéral pour étudier les flux et reflux de la situation des prix et des salaires, de l'exportation et de l'importation, qui assume des responsabilités importantes dans les domaines de l'industrie, du commerce, de l'artisanat, de l'agriculture, et qui est chargée de trouver les moyens les plus propres à stabiliser le plein emploi des travailleurs de notre pays. L'article que nous reproduisons est donc du plus profond intérêt : on y examine la situation actuelle des artistes et les diverses mesures qu'il y aurait lieu d'entreprendre pour l'améliorer. Pour qu'une publication consacrée d'habitude aux arides problèmes du « mouvement du taux de l'intérêt », ou aux « répercussions des tendances protectionnistes », en vienne à examiner le rôle joué par l'art dans l'ensemble de notre société, et pour que nous ne cherchions plus (si vraiment nous les avons cherchées !), les discussions esthétiques sous la plume toujours si judicieusement acérée de nos critiques d'art, il faut vraiment que notre mentalité, et la mentalité de nos autorités, aient bien fortement évolué. Je suis d'ailleurs le dernier à m'en plaindre, d'abord parce que j'ai toujours soutenu, et continuerai à soutenir, jusqu'à preuve du contraire, qu'il n'est moralement et historiquement pas normal qu'une collectivité détourne son attention de ces problèmes-là, et, ensuite (notre revue s'intéressant au premier chef au logis), que tout ce qui se rapporte au logement, problème social N° 1, touche de près tout ce qui se rapporte à l'art, puisque l'un et l'autre, l'un ennoblissant par l'autre, forment le cadre de nos heures les plus belles, celles où nous retrempons nos forces après les colères et les fatigues de la lutte pour l'existence, celles où nous sommes enfin libres de lire Paul Valéry ou le Père Castor, d'écouter Armstrong ou le « Clavecin bien tempéré », d'entreprendre des discussions interminables pour savoir si, oui ou non, Le Corbusier est un plaisantin ou un génie, les heures enfin où pour un soir, nous recréons le monde. Art et habitation sont, ou devraient être, et ont toujours été, unis dans l'amour que nous portons à notre foyer.

Il n'est d'ailleurs pas tout à fait exact de prétendre que notre société se désintéresse des questions d'art. L'homme ne serait plus un homme s'il pouvait s'en détourner. Mais l'énorme transformation qui a fait, de l'« homo faber » du XVIII^e siècle, et des siècles antérieurs depuis la préhistoire, l'« homo mechanicus » (on excusera ce barbarisme) du XX^e, on a tout naturellement couru au plus pressé, aux problèmes de la pro-

duction, de la fabrication, de l'organisation technique, du gain plus grand et de l'effort moindre, si bien qu'on a oublié en chemin ceux qui se donnaient pour préoccupation la recherche de la beauté. Je crois dur comme fer que l'épanouissement du romantisme, depuis Rousseau jusqu'à Sartre, avec tout ce qu'il implique d'amertume et de révolte contre le désordre établi, a pour cause principale l'abandon du poète et de l'artiste par une collectivité dont l'espoir suprême et la suprême pensée étaient, et sont encore d'ailleurs, l'« enrichissez-vous » que lui conseillaient un de ses grands hommes, en toute innocence et en toute tranquillité de conscience, comme s'il s'agissait là d'un conseil d'amitié et non d'une affreuse turpitude. On ne s'étonnera pas, après cela, que le peintre, le sculpteur, le créateur en soient venus à perdre le fil du dialogue où la société et lui conversaient depuis toujours, l'un guidant l'autre, l'un ouvrant à l'autre des horizons nouveaux, des paysages aux collines ravissantes, des jardins pleins de fontaines fraîches, des vergers lourds de fruits (je parle au figuré).

Depuis ce fameux divorce, finis les grands ouvrages qui unissaient cent mille cœurs en une même émotion ; finie la musique populaire chantée et dansée de père en fils, si belle que Mozart ou Hændel pouvaient y puiser les thèmes de leurs symphonies sans y changer une note ; finies les hautes architectures des cathédrales où travaillait tout un pays ; finis les poèmes que chacun se récitait ou se faisait réciter ; finis les honneurs réservés aux artistes, les peintures couvrant des murs et des murs pour raconter, en un langage entendu de tout le monde (« quelle horreur ! ») des fables autrement plus vraies que notre réalité étriquée, que personne ne songerait à peindre, et qui d'ailleurs n'a pas encore inventé sa mythologie. Cette communauté d'émotions fut remplacée par quelques pauvres diables barbus et sinistres, toujours au bord du suicide, qui pondaient péniblement, dans de funèbres arrières-boutiques, des vers sans mesure, sans rime et sans raison, qu'ils se lisaient les uns aux autres faute de les faire lire au public, qui échafaudaient des théories à dormir debout pour faire avaler de minuscules chefs-d'œuvre bâclés d'un pinceau paresseux et sans grâce, et qui auraient voulu faire reposer le monde sur les pointes d'aiguilles de leurs paradoxes.

Je pense ne pas être injuste en disant que, malgré tout, ils n'ont pas été inutiles. Si leur race tend à disparaître, elle a néanmoins, dans sa période de vitalité, donné le coup de grâce à cette orgueilleuse mentalité qui avait tenu le haut du pavé pendant trois quarts de siècle, qui avait cru posséder la vérité infuse, et qui pontifiait du haut d'un dogmatisme cadavérique. Remercions-les d'avoir creusé la tombe, par leurs plaisanteries de mauvais goût malgré tout assez efficaces, par leurs cris de fauves et par leurs manifestes bourrés

de dynamite, à tout ce qui satisfaisait une société vouée à un conformisme intellectuel épanoui dans de lourdes digestions.

Je me fais peut-être une idée bien sommaire des années 1860 à 1910, mais il me semble que tout ce qui s'est créé de beau à cette époque l'a été en dépit de cette société, les artistes tirant la substance de leur création, de leur propre révolte : ce qui a fait croire que cet état de révolte contre la société était nécessaire et permanent dans toute œuvre d'art, alors qu'un tel phénomène est bien particulier à cette période et à cette collectivité, alors aussi qu'il faut bien y voir une situation tout exceptionnelle, qui a déterminé, certes, des œuvres individuelles de la plus haute valeur, mais peu (ou pas) d'œuvres collectives.

Il faut dire aussi que, dans l'étude qu'on va lire plus loin, il me semble avoir discerné comme une nostalgie du mécénat, et comme une nuance d'ironie à l'égard de ce que pourrait entreprendre l'Etat dans le domaine qui nous occupe. La classe où se recrutaient les mécènes se compose actuellement d'un certain nombre d'hommes d'affaires, coiffés, dès leur vingtième année, de lourds chapeaux noirs à bords roulés, qui ont sucé le goût de la prudence et des placements sûrs avec le lait de leur première enfance, qui ont su, dès le berceau, ce qu'était une hypothèque en second rang ou un effet protestable, qui à quinze ans connaissent les avantages comparatifs de la traction-avant et de la Kayser-Frazer, qui passent directement de l'adolescence à la calvitie sans perdre leur sérieux, qui ne s'octroient comme licence que la licence en droit, qui n'ont pas de jeunesse, et qui décorent leur intérieur avec de charmantes vieilles gravures achetées au rabais dans une vente de charité. Je n'ai pas l'impression qu'on puisse compter sur eux pour déterminer de grandes œuvres d'art.

Parallèlement, si je puis dire, pousse une génération de jeunes artistes, qui commence à avoir pardessus la tête des taudis comme foyer, du pernod comme nourriture spirituelle, du demi-litre de lait acheté à crédit comme alimentation de base, des expositions comme espérance toujours déçue (il faut un demi-siècle pour qu'une peinture devienne un placement), des commandements de payer et d'une quantité d'autres événements tout aussi agréables comme piments de l'existence. Ces jeunes gens ont la prétention de n'être plus inutiles : ils demandent des murs pour les peindre, des monuments pour y placer des statues, et c'est une bien triste hypocrisie que de leur refuser toute occasion de montrer ce qu'ils ont dans le ventre. On oppose des chiffres, des bilans, des dépenses, des lamentations d'argent à leurs prières et à leurs suggestions. Je sais parfaitement qu'un propriétaire est obligé de se soucier du prix du terrain, du capital de construction et des devis estimatifs, avant de permettre à son architecte de commander la sculpture qui ornera le hall d'entrée ; je sais parfaitement qu'un locataire doit connaître le montant de son loyer et de ses charges avant de savoir s'il mettra son « Coucher de Soleil sur le Gornergrat » dans le hall ou le living-room. La solution de ces graves soucis demande beaucoup d'attention et d'intelligence. Mais, quand le

moment est venu de parler des questions d'art, alors, qu'on en parle enfin sérieusement ! Et avec du feu ! Et avec du goût ! Et avec de la culture ! Et sans esprit de charité ! (Est-ce par charité qu'on a construit le Parthénon ?) Est-ce par charité que Raphaël a peint les Loges du Vatican ? Est-ce par charité que Michel-Ange a monté la coupole de Saint-Pierre ? Est-ce par charité que nous allons au cinéma, qui est parfaitement une forme d'art, brutale, certes, mais bien vivante ? Ce que nous donnons, pour notre plaisir, à la Paramount ou à Rita Hayworth, pourquoi ne le donnerions-nous pas, pour un plaisir autrement plus frais, à des artistes qui, sans disposer d'un budget de publicité considérable, ne nous fournissent pas moins des satisfactions autrement plus hautes ? Cette notion de charité, instaurée pour cacher l'injustice à l'égard d'une activité artistique tout à fait indispensable à une société équilibrée, est très fortement agaçante.)

Enfin, au risque de taper une fois de plus sur le même clou, je dis et je répète que l'activité de l'architecte, qui organise l'espace où nous vivons (villes, bâtiments publics, lieux de travail et logements), doit intégrer à sa propre création la création de l'artiste. Quand on aura enfin compris, après l'avoir oublié pendant quelque cent cinquante ans, qu'une construction n'est pas complète si ses œuvres vives ne sont pas exaltées par la peinture et la sculpture, on aura résolu une bonne part (la meilleure) de l'art contemporain, qui actuellement se frappe la tête contre les murs en recherches égoïstes et sans véritable substance. Les sarcasmes dont on accueille trop facilement les revendications pourtant bien modestes, des artistes, et dont l'on a eu un exemple il n'y a pas si longtemps lorsque l'Etat de Genève a eu le courage de décréter une loi en leur faveur, doivent laisser désormais la place à une sincère recherche, en commun, d'une esthétique monumentale, de même que les bibelots dont sont ornées, un peu au hasard et selon l'occasion, nos places publiques, doivent céder le terrain à des réalisations où architecte, artiste et maître de l'ouvrage, collaboreront en toute sincérité et en toute modestie.

Certes, le mot d'« art officiel » a mauvaise presse : il est de bon ton de lui accoler le terme de « conventionnel » quand il vient sous la plume ou dans une conversation. Je ne sais pas, pourtant, que la Cathédrale de Chartres, ou la loge des Lanciers, ou la Chapelle Sixtine, ou les comédies de Molière, ou les opéras de Mozart, tous arts officiels, se soient jamais attiré l'ironie ou le ridicule. Je sais bien, au contraire, que l'art officiel a commencé à déchoir du jour où il a perdu le goût de l'audace, parce que la société, ou la partie de la société, dont il était l'émanation, ne se souciait plus de prendre ses risques et ne demandait qu'à conserver le plus longtemps possible une position bien assise. Mais cette position a disparu, et avec elle les plaisanteries et les blasphèmes de nos révolutionnaires. Toute une génération d'artistes veut maintenant construire et reconstruire : elle n'attend que de pouvoir mettre enfin le pied à l'étrier. Qu'on lui donne enfin l'occasion de changer nos cellules en logements, nos bâtisses en monuments, notre construction en architecture.